

C'était un garçon viril. Sauf avec moi.

Je veux dire qu'il était soucieux de sa virilité. Il avait compris qu'elle le mettait à l'abri. Cela se passe d'explication. Au lycée, il soignait son image de type un peu teigneux, charpenté, à l'humour offensif. Ce n'était qu'un uniforme bien sûr. Sauf qu'à l'ôter si rarement, l'uniforme colle à la peau, c'est vrai.

Brillant en tout. Son père ne lui laissait pas le choix. Magistrat à la cour d'appel de Paris, il entendait que son fils le dépasse.

Apprécié des garçons. Il jouait le jeu. Il excellait dans tous les sports. Collectifs et individuels.

Il impressionnait.

Il savait ce qu'il fallait faire avec les types de notre âge. Comment présenter la main pour saluer par exemple (fermement et légèrement inclinée, paume vers le sol). Il savait l'absence de pudeur qu'il était bon d'afficher au vestiaire (sa puberté avancée lui donnait un très net avantage) et les échanges bravaches dont il fallait se contenter dans la cour, les allusions graveleuses s'agissant des filles et les surenchères afférentes.

Je ne respectais aucun de ces codes (critères).

Je n'étais pas populaire.

Je me sentais mal au milieu des gens de mon âge et je n'en faisais rien, pas même une singularité ; ce qui faisait de moi un être terne.

Nous nous sommes connus en seconde.

Je n'approchais aucun des lycéens crânes qui le ceinturaient comme des satellites en orbite. Eux m'avaient repéré dès la rentrée. Ça sifflait « fiotte », « tarlouze » à mon passage. J'encaissais. Je me répétais : « Trois ans à tirer. » Ici ou ailleurs, ç'avait toujours été comme ça.

J'étais habitué, quoi que nullement insensibilisé.

Ça ricanait, ça déblatérait, de tout temps.

Pas lui, curieusement.

Il regardait faire, me regardait passer, attentiste. Attendant quoi ? J'ignore ce qu'il avait mis en balance.

Un matin que nous patientions devant les portes du lycée encore fermées, constatant que sa bande de hyènes n'était pas encore arrivée, il m'a proposé une cigarette.